

Préludes aux bois bûchés

François Gagnon

Number 149, April 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85198ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, F. (2017). Préludes aux bois bûchés. *Les écrits*, (149), 87–96.

FRANÇOIS GAGNON

Préludes aux bois bûchés

Aux confins des voies d'exploitation forestière, veines rudes de terre incalculable qui sondent le territoire jusqu'à la moindre parcelle de bille blanche et s'évident sur le bord des grandes routes 117, 155, 169 et 138, un groupe rare d'individus remontent les portes boréales le soir tôt vers huit heures pour aller dormir. Ce sont de véritables fourmis humaines, portant plus de quatre fois leur poids en bois vif. Pour accomplir leur métier de planteur d'arbres, afin d'ensemencer le sol à tous les deux pas, ces quelques braves ouvrières affrontent froid, pluie, grêlons, frelons, débris ligneux, coups de chaleur, de foudre et de patte. Les feuilles éparées qui suivent représentent le travail d'une saison moyenne, de mai à septembre : s'époumoner dès l'aube, affûter les bottes, se charger des cassettes d'arbres, enraciner. Deux milles arbres par jour.

Gent arboricole issue de la Laurentie du bouclier précambrien, les planteurs-cueilleurs vivent pour l'ordinaire dans le touffu et l'ébouriffé. Les garnis d'ormes, les décharges de sable et les cabanes de plywood constituent leur milieu naturel. Il s'en trouve également le long de la rue Principale à La Tuque, Girardville et Forestville lors des transhumances de mai. Favorisés par la turfignèse radicale, ils se nourrissent essentiellement de bleuets sauvages, de pain blanc brut fourni avec le prix du camp et de papier à rouler. Trois, cinq, huit ou neuf jours d'affilée, ils ne cessent de courir de sillon en sillon et sèment à la pelle. Ils

plantent et cueillent les fruits du futur. Non sans ironie, la perpétuité du métier de reboiseur est assurée par le déboisement anthropique, par l'exploitation désastreuse des forêts et le gaspillage gras des arracheurs-jeteurs.

Devant s'adapter à différents reliefs et densités des sols, leur technique progresse en boustrophédon, bœuf et charrue à la fois, de droite à gauche puis de gauche à droite. Ils traquent dans les tracés creusés, hachurés, tournés selon l'agilité des scarifiyeurs. Ils marchent à un rythme époustoufflé, abattent à chaque coup une lance en terrains minés, d'une main, et de l'autre enfouissent tantôt un jeune mélèze laricin, tantôt une épinette noire ou blanche, ou du pin gris sur les plateaux sablonneux. Toujours penchée entre guérilla et jardinage, perchée au ras des tranchées terreuses, la méthode du planteur opère à la racine nue.

En lisière de la forêt vierge et de la coupe à blanc, ce travail de semailles enjolie le cours des sillons. Ébauche des poèmes-écorces qui enrobent à la fois la pousse et le tranchant du sol. Épouse l'eau du ciel et toutes conditions climatiques, de faune et de flore régénérée. Aussi, entassées, retirées, amovibles, les roulottes forestières tiennent lieu de dortoirs provisoires ou de feux de camp perpétuels, d'ermitage ou de commune, selon le caractère et l'envie des ouvrières. Naturellement, la saison du planteur constitue fortune, corvée, épine, à la rigueur initiation technique au zen dans l'art de la pioche. Creuse des petits trous. Et fonde un éloge de la cabane.

TERRES BATTUES I – MISTASSINI, ROUTE DE DOMTAR

Pour dénicher
partance
au nord il faut
ronger dès l'aube
de la guipure de gravelle
soulever les armes
et le large
toujours
de la route à faire

défile
tricot sous couvert
corridor perpétuel de poussière
strate à la
naissance de la brume
en découpe
il n'y a pas d'au-delà
que des contreforts de rouille
de tuf impropre
du gros concassé cortège
à suivre

ouvre
chaque matin un coude
une arête un cran épineux
une montée un coude un cran soudain
lumineux par les bouffées
de soleil d'un juin pâle
la poussière colle à la traction

des quatre déesses motrices
à la dérobée des kilomètres
ça décoiffe la terre battue
bercée

souche
à l'intérieur
des pick-up bringuebalent
les planteurs entassés
sonnés endormis
seul Dany saute de joie il chante
un tube disco bras levés
écouteurs fichés il plante dans sa tête
il s'en va à la danse
à la guerre comme aux labours.

FRAPPABORD

Frappe
aérienne
frappe
à bord
frappe
par quinte
par ruse
par volée
de quinze
kamikazes

bimoteurs
qui percent
se ruent
au ras
des nerfs
acharnés
qui vous
décharnent
à brefs
coups de dard
la peau sur les o
-moplates
frappe
d'abord
dans la chaleur
accablante
ce tabanidé
trapu (20
-30 millimètres)
voisin du bœuf
(*tabanus*
bovinus)
prolifère
(innumérable)
dans les fruitages
de fin juin
comme meute
de menus calvaires
tirailleur
-frappeur
de hijack
égorge

tire à vue
 d'yeux jaunes
 lasers
 exorbités
 la mandibule
 gorgée
 frappe
 la mouche à cerf
 frappe
 le taon à cheval
 frappe
 trois
 bouchées
 de touristes
 qu'il savoure
 à petit feu
 le frappe-à-loisir
 et qu'il se plait
 à découper
 en larges
 morceaux de peau
 suçant
 les chairs du cou
 dénudé
 le long duquel
 la morsure laisse
 une goutte de sang
 rouille
 bien nommée
 œstrogène¹ :

1. Du grec *oïstro*, « taon », d'où le dicton populaire : pour les Athéniens Socrate est un œstrogène.

aiguillon, piquêre, désir
véhément, torture folle
à l'usure cruelle
cette bestiole
harasse
paille arrogante
même abattue
au sol
se relève
harponne
et frappe
à la tempe
frappe
à la naissance
des omoplates
claque
et entre
les omoplates
cogne
et encore :
frappe-abord
frappe-babord
frappe-à-mort
bref à tort
les taons mordent
mais les plus féroces
(*chrysops niger*)
se terrent au lac
du Royaume
Kenogami
où à l'aube
les frappes rêvent

du prochain nectar :
cauchemar des planteurs
lubie des chevreuils.

URUBU DE NERVAL

Ouvrière
caduque
bat la breloque
des ramures
horoscope
chamaille
d'une parcelle
égratignures
aux griffures
lasse de régner
sur les bois boréaux
elle s'écorce
le tronc
fleur de tisane.

BISE BORÉALE

Fée
locale
ruche
de granit
chère alouette
latuquoise
ô Félix!
se
love
sur
nue
pierre.

LETTRE DU PLANTEUR À SA PLANTE, APRÈS NEUF JOURS DE BOIS

Petite abeille,

Aujourd'hui tu m'as caressé comme une papillonne jaune et noire. Tu es venue les ailes toutes nues jaune et noire me caresser l'épaule, c'était comme la brise sur ma joue ou ta langue sur ma queue. Tes ailes nues papillonnant autour de ma tresse jaune, noire et jaune pour mieux t'attirer, ma petite abeille, me faisaient délirer à longueur de parcelles, elles dessinaient dans les champs bûchés tes fesses nues dans le drap des labours étroits. Tes cuisses gantées de bouleau grandes écartées frémissaient comme une brise d'aoûtement lorsque l'eau salée des marais abondait entre mes doigts terreux. C'est

alors que j'ai cru tomber tête la première dans la fleur de microsite, une tourbe chaude, très alléchante, que j'ai goûtée du bout de la langue. Parfum des sillons, volupté souterraine, j'y ai cueilli une fleur jaune, rose et jaune. Très rose. Petite abeille tu m'as piqué. Je garde encore le dard de cette rencontre. Petite fourmi tu m'as caressé l'orteil aussi, ça m'a fait jouir. Je t'adore, petite abeille, j'aime ton miel, ton nectar sur mes lèvres, j'en voudrais tous les matins sur mes toasts et le soir sur mes genoux. À bientôt, je t'embrasse sur les ailes.

